

**LE PERE ET LA MERE DONNENT LEUR FILLE EN MARIAGE
DANS LE CONTE BULU DU SUD CAMEROUN**

MARIE-ROSE MORIN
Orléans-França

Fruit de l'imaginaire populaire et collectif, universellement adopté grâce à une facilité d'adaptation propre à chaque région, genre oral des plus flexibles, le conte constitue une forme de représentation du groupe humain qui l'a engendré et dont il épouse le modèle de pensée et la structure sociale. Le conte bulu du Cameroun conçoit le village des fantômes comme parallèle à celui des hommes où chaque nouvel habitant construit sa maison à la suite des autres de façon à ce qu'on puisse se rendre bien compte de l'ordre d'arrivée dans ce pays et des gens qui viennent s'y installer. Les morts pratiquent les mêmes activités qu'au cours de leur séjour sur la terre.

Parce qu'il circule d'un village à un autre, d'un groupe social à l'autre, le conte devient la peinture du milieu et s'enrichit d'éléments nouveaux, suivant l'époque et la zone où il est transplanté. Il témoigne également de la disparition de certaines pratiques anciennes, longtemps valables dans les régions qui le véhiculent. S'il survit en tant que fondement d'une morale communautaire, il subit cependant de nombreuses mutations. Le conte bulu d'antan, dans la bouche d'un catéchiste de notre époque, change sa philosophie de groupe communautaire contre une morale chrétienne, venue de la Bible. Heureusement, les deux arrivent à s'entrecouper. La flexibilité fait du conte le genre ouvert par excellence et l'expose ainsi à une multiplicité d'approches de lecture et d'exploitation. Comme le théâtre, ce genre conduit à une forme de purgation.

Parmi les sujets représentés par le conte, le mariage tient une place de choix dans la diversité des domaines auxquels il touche. Fondement de toute organisation sociale, l'union de deux êtres justifie l'existence même du groupe et garantit sa pérennité. Le célibataire - j'entends bien l'homme célibataire - ne peut donc trouver de place dans cette société soucieuse de sa durée, car qui n'est pas marié ne peut avoir une descendance inexistante. Or, le nom que l'on attribue à ses enfants permet d'accéder à l'immortalité. Le nombre de femmes épousées élève l'homme dans le clan et porte sa notoriété dans les régions voisines, faisant du polygame, par exemple, un être digne de confiance et un bon parti.

Le conte bulu reprend ces pratiques issues d'une organisation sociale parmi les plus vieilles, malgré une fixation très récente de ce peuple dans la zone de la forêt. Conte et société deviennent deux mondes parallèles dont l'un permet la compréhension de l'autre. Avant d'analyser les attitudes d'un père, puis d'une mère qui donnent leur

enfant en mariage - uniquement la fille chez les Bulu - il semble utile de montrer comment, jusqu'au moment de la pénétration européenne au moins, se déroulaient ces unions d'un homme et d'une femme dans la réalité. Les idées et les pratiques ont cependant bien évolué même si, au niveau du conte, ce changement reste encore insignifiant.

Le Mariage Dans L'Organisation Sociale Des Les Bulu Du Sud Cameroun

La société traditionnelle bulu conçoit l'existence d'un individu en cycles de vie qui correspondent à change étape essentielle dans son évolution physiologique. L'existence reste fortement balisée et marquée comme une ascension vers la sagesse. Marche d'un passage obligé que nul ne peut contourner, chaque période ainsi déterminée est ponctuée de rites de passage en tous genres, pour les deux sexes. Les degrés obligatoires dans cette progression sont fixés ainsi: la naissance, le sevrage, la puberté, l'admission à l'âge adulte, le mariage et enfin la mort.

Rites et initiations jalonnent cette longue évolution. Ils s'accompagnent et s'appuient sur les interdits et les tabous grâce auxquels l'individu accède à une forme de perfection morale, acquiert l'adresse et l'habileté nécessaires pour mériter sa place parmi les aïeux et plus tard chez les ancêtres. La sagesse, on le sait chez les Bulu, commande la mort et le sage n'est jamais surpris par elle, il s'y prépare et ne part que lorsqu'il a décidé d'en finir avec la vie. C'est alors qu'on parle de bonne mort. Toutes les autres étant considérées comme mauvaises.

A toutes les étapes de la vie énumérées ci-dessus équivaut une classe d'âge. Les garçons et les filles ne pouvant appartenir au même groupe, les femmes sont naturellement séparées des hommes para les rites et les épreuves qu'on leur impose. Age et sexe deviennent donc les deux critères de passage d'un stade à un autre.

Très tôt, la constitution physiologique détermine l'avenir social de l'individu dans le groupe bulu où l'on ne devient soi-même qu'après avoir été "le fils ou la fille de son père", et franchi l'étape qui ouvre l'accès à une nouvelle, degré supérieur dans cette longue marche. Ainsi, l'enfant, sans distinction de sexe, vit avec sa mère jusqu'à la puberté, moment où les activités, les jeux et les rites séparent les garçons des filles. Cependant, le jeune mâle dédaignera toujours les travaux jugés "essentiellement féminins", comme le sont les tâches ménagères. La mère d'ailleurs ne consentira point à ce qu'il les fit enfin de lui épargner le ridicule et l'humiliation que subit tout être de sexe mâle qui se mêle "des travaux des femmes".

On peut donc le constater, le mariage constitue un jalon obligatoire au cycle vital du Bulu, cycle que ne prévoit aucune ouverture à l'état de célibat, perçu comme un frein à l'évolution de la famille et contribuant à enterrer le nom, le signe de l'immortalité.

Cette forme d'union étant principalement patrilinéaire, l'homme doit aller en-dehors de son village pour trouver une compagne et la ramener chez lui. Celle-ci

abandonne donc les siens pour suivre le mari lorsqu'il a fini de payer la dot ou s'est acquitté honorablement des exigences que dicte la coutume. Généralement, la famille de la femme l'accompagne dans son foyer au cours d'une nuit, portant ses cadeaux et des biens en tous genres. L'époux doit se montrer à la hauteur de la dot réclamée et poser, la nuit de noce, sur une ligne tracée sur le sol (sorte de frontière symbolique entre la vie de jeune fille, son village et la nouvelle existence de femme mariée), les cadeaux réclamés. Puis tout le monde s'achemine au village du maître en dansant et en chantant.

Les retours chez soi (la femme bulu ne se considère jamais chez elle lorsqu'elle vit dans son foyer) et les visites aux parents sont nombreux et objets de litige entre l'époux et sa belle-famille car, souvent, les femmes "oublient" de revenir dans leur foyer. Le village de l'épouse est un sujet d'inquiétude constant pour l'homme parce qu'il symbolise le retour à la liberté, état de disponibilité qui renforce la crédibilité de ce célèbre proverbe bulu: *"la femme est comme du maïs sec, quiconque a des dents peut le manger"*. Une fois chez elle, de nouveaux prétendants peuvent venir demander sa main et se proposer à rembourser la dot du mari.

Cette situation semble fortement encouragée par les mères dont l'ambition et la gourmandise poussent à des excès. Elles cherchent à obtenir, chaque fois, plus de cadeaux et à faire exécuter à leur genre un grand nombre de travaux. On sait qu'un homme qui cherche à se marier ne ménage pas sa peine, quand bien même celle qu'il convoite a déjà un foyer. Il prend du plaisir à "arracher" l'épouse de l'autre pour montrer qu'il est le plus séduisant ou le plus riche; et par cela il demande à cet autre proverbe: *"Seule la femme d'autrui est belle"* de justifier et d'expliquer de son acharnement. La femme mariée est beaucoup sollicitée chez le Bulu. Ce qui peut naturellement surprendre les étrangers.

Compte tenu de l'étendue des liens de parenté qui unissent les familles, les mariages sont rendus difficiles dans la mesure où, exclusivement exogamiques, ils obligent l'homme à partir loin de chez lui pour trouver une épouse. L'endogamie, chose impensable chez le Bulu, reste jusqu'à nos jours frappée de malédiction. L'inceste a souvent été puni de mort (ou de bannissement) aussi bien physique que sociale car il s'agit d'un crime contre le sang et contre l'unité clanique. Il impose dans certaines circonstances le rite de purification.

L'exigence exogamique proscriit toute union avec une fille issue du clan de sa mère, de sa grand-mère jusqu'à quatre générations au moins. On ne peut prétendre trouver une compagne dans ces groupes car elle reste "la mère", "la grand-mère". D'où ces fréquents déplacements à la recherche d'une femme qu'on rencontre aussi bien dans la vie que dans les contes. Deux solutions s'offrent alors aux prétendants: soit les parents s'engagent vis-à-vis des amis ou d'autres connaissances et, par des "arrangements" on aboutit à l'union de deux clans par celle de deux individus; soit l'homme entreprend seul la démarche auprès d'une communauté clanique dans laquelle il pense avoir trouvé la femme de sa vie. Dans les deux cas, la conclusion du mariage ne peut exclure la présence des deux partis, garanties réciproques de la durabilité de

l'alliance qui vient de naître. Les adultes devant toujours répondre des jeunes, rien d'important ne se passe sans eux.

Le déplacement des parents du jeune homme et la demande en mariage sont des moments cruciaux dans ce rite où tout le monde est face à face, où l'on lit sur les visages, analyse dans les propos les pensées des uns et des autres. Ils tiennent du rituel et du cérémonial. La palabre et l'échange verbal extirpent de l'homme ce qu'il a de plus profond, ce qu'il veut cacher sous l'abondance des paroles souvent constatée. L'union n'est acceptée et ne peut devenir effective qu'une fois que la requête des parents de la fille est satisfaite, sans qu'on tienne naturellement compte des travaux et cadeaux que le prétendant exécute. Le consentement et l'avis de la mariée n'étant nullement encouragés.

Dès la période où le prétendant commence à courtiser sa future épouse, il s'opère automatiquement dans l'appellation des uns et des autres un changement qui semble prouver au candidat que tout est accepté d'avance. Le "gendre" n'a donc plus en face de lui que ses "beaux-parents" et sa "femme". Ce qui amène à une certaine confusion dans les contes pour les auditeurs non avertis qui entendent parler de "beau-père" ou de "belle-mère" sans que le mariage soit conclu. Il en est de même des relations physiques ou sexuelles. La fiancée se comporte comme si elle était déjà mariée, passe la nuit avec son homme, lui apporte de l'eau pour se laver et lui présente les repas. Des fiançailles rompues ont laissé ainsi des filles, mères de nombreux enfants dont la présence ne nuit à personne et qui permettent de conclure que celle qu'on vient voir "a la ventre ouvert".

Ayant vécu chez les Bulu, Maurice Bertaut compte sept façons d'épouser les femmes dans le mariage traditionnel. Il est vrai qu'il les distingue par des détails qui peuvent paraître anodins mais qui, dans la zone bulu, requièrent une grande importance. Concernant le rapt où le jeune homme s'empare l'être convoité et l'amène chez lui, sans s'adresser aux parents, il différencie celui de la fille ou femme libre de celui d'une épouse dans son foyer. Puis il fait état de toutes ces enfants obligées d'aller remplacer une de leur famille morte chez un mari qui demande réparation (la mort d'une épouse dans son foyer est considérée comme une faute des beaux-parents vis-à-vis du genre. Elle demande réparation). Nombreuses sont celles qui servent de gage en cas de conflit ou de dette, sans qu'on oublie par ailleurs l'échange d'épouses entre amis. Les veuves, encore jeunes, sont données en héritage. Certaines femmes sont vendues par leur mari soit pour faute grave, soit tout simplement parce qu'elles ne peuvent faire d'enfants.

Femme objet, mère de famille, pilier du clan, elle reste cependant au coeur du mariage et accomplit les tâches qui lui sont imposées par le groupe. La distinction des rôles et des responsabilités soumet l'épouse au devoir d'obéissance et de fidélité à l'homme. Elle lui prépare les repas et élève ses enfants. Le mari est le maître. Il s'occupe de lui apporter de la viande, défriche la forêt qu'elle cultive, fournit des vêtements et des ustensiles de ménage.

Ces foyers, pour la plupart polygamiques, établissent une rotation dans les relations entre l'époux et les épouses. Deux femmes sont le plus souvent en vue dans ce genre de "harem", la première grâce au rôle de mère et de confidente qu'elle joue auprès de l'homme et la favorite qui change chaque fois qu'une nouvelle vient grossir les rangs. Aussi, passion, poison et sorcellerie alimentent-ils les conversations, loin du mari naturellement!

Le mariage, punit différemment l'adultère de la femme mariée, suivant qu'elle séjourne chez ses parents ou dans son foyer. Dans le premier cas, la peine reste banale, sans grande conséquence. Le second cas peut conduire à une condamnation à mort. Le décès au conjoint permet également de mieux discerner cette disparité dans le sort qui est réservé au conjoint qui survit à l'autre. Le Bulu applique généralement la théorie de deux poids, deux mesures. La disparition d'une compagne n'est tragique que pour les enfants qu'elle laisse, dont l'éducation, les soins et l'encadrement sont compromis. Le polygame subit les rites, garde le deuil quelques semaines et reprend la vie normalement. Par contre, la mort du mari marque les veuves à vie. Si certaines sont données comme héritage, ainsi que cela a déjà été signalé, un petit nombre, souvent tenu responsable d'une vague faute que nul ne peut plus définir, est sacrifié pour accompagner l'homme dans sa dernière demeure; les vieilles, inutiles et seules, sont confiées aux parents.

Le conte, miroir de la société, va donc reprendre ces différents aspects du mariage dans toute son étendue. Il est difficile, dans cette étude, de revoir tous les récits où un homme va chercher une épouse. Cependant, on va s'intéresser, dans un premier temps aux relations qu'entretient le père de la mariée avec son gendre, puis, dans une seconde étape, analyser les rapports entre la mère de la fille et le prétendant. Que demand habituellement l'homme? Quelles sont les exigences de la femme? Que représentent-ils, l'un et l'autre, pour celui veut se marier, pour leur groupe social en général?

Les Contes Choisis: Les Resumes

Ce qui fait la magie du conte réside, semble-t-il, dans cette possibilité d'effacement de ce qui peut distinguer les hommes des animaux, le réel et l'imaginaire. Quelque soit la nature du prétendant, les difficultés et l'accueil demeurent une constance difficilement contournable. Seule l'attitude des beaux-parents varie suivant l'intérêt - du moins on peut le penser - qu'ils portent à leur enfant.

Afin d'analyser différemment les exigences du beau-père et celles de la belle-mère, il est nécessaire de considérer les contes choisis en deux groupes: l'un concernant "l'homme dont on épouse la fille" et que j'ai nommé BP (comme beau-père), suivi d'un chiffre qui marque le numéro du conte pour éviter de reprendre des titres déjà bien longs; il compte six récits puis un autre, celui de la femme (cinq histoires), doté des initiales BM (belle-mère) qu'accompagnent également des chiffres. L'étude de nos deux

groupes et de ce qu'ils livrent de la belle-famille ne peut nous être profitable que si elle est éclairée par un résumé rapide de chacun des contes.

A - Le Cycle Du Beau-Pere.

BP 1: L'Antilope cendrée et la jeune fille.

Un homme décide de ne donner sa fille en mariage qu'à celui qui lui apporterait en dot du gibier à manger. L'Antilope cendrée (du sexe masculin), comme tous les autres prétendants, vient à son tour faire la cour à la jeune fille. Malgré les grandes quantités de viande qu'il apporte, la main réclamée ne lui est pas accordée. Un jour, il tue un vipère, une chair très appréciée des Bulu, et l'offre à ses beaux-parents sans que pour autant il obtienne ce qu'il demande. Lors, pris de rage, il exige le remboursement de la dot. Ne pouvant rendre ce qui a été mangé, les parents obligent la fille à épouser l'Antilope cendrée.

BP 2: Comment Samba épouse la fille du Soleil et de la Lune.

Le célibat de Samba commençait à inquiéter ses parents. Un jour, il tombe amoureux de la fille du Soleil et de la Lune. Pour l'épouser, le roi lui demande de se battre contre ses soldats les plus valeureux. Dans cette lutte, Samba est aidé par une grenouille dont il reçoit un onguent pour accroître sa force et une bague pour se rendre invisible. Il disparaît avec la reine pendant que le roi envoie des dragons à sa poursuite.

BP 3: Le jeune homme et la plus belle fille.

Pour marier sa fille, un père exige du prétendant une histoire jamais entendue. Un jeune homme raconte qu'il a échangé son père contre un cheval, sa mère contre des vêtements. Pendant son voyage, tourmenté par la faim, il a arraché le cœur d'un animal mort et l'a mangé, puis il s'est désaltéré avec de la rosée. Le père, surpris par ce récit extraordinaire, lui donne sa fille.

BP 4: Le beau-père.

Un homme ne veut marier sa fille qu'à une seule condition: que le prétendant lui apporte de la viande de porc-épic à manger. Au cours de la chasse, les prétendants se heurtent au même dilemme: au moment où l'étranger prend le gibier, son pagne se dénoue et tombe. Le jeune homme se voit donc obligé de tenir d'une main la bête et de l'autre son vêtement. Lorsqu'il demande à son beau-père de venir à son secours, celui-ci lui répond qu'on ne peut garder ainsi deux objets à la fois et lui conseille de choisir ce qu'il abandonne. De peur de se retrouver nu devant le vieillard, le prétendant lâche

en général l'animal et perd la femme. Un jour, un jeune homme accepte de se présenter nu devant le vieux mais lui apporte ce qui lui était réclamé.

BP 5: Les jeunes gens et les adultes.

Pour vivre heureux, les jeunes se sont débarrassés des adultes. Voici qu'un jour, leur chef va demander une fille en mariage. Celui-ci est accepté à condition que le mari apporte une source d'eau à son beau-père. Comment porter une source? Heureusement, l'un des jeunes cachait son père depuis le massacre; le vieil homme fait alors annoncer à la belle famille qu'ils attendent un panier pour leur apporter la source d'eau. Devant cette réponse, la fille leur est accordée.

BP 6: La jeune fille qui était née avec un seul pied.

Une fille qui était née avec un seul pied ne trouvait pas d'époux. Un jour se présent un jeune homme qui accepte, malgré les réticences des parents de la fiancée, de la prendre pour femme. Pendant la nuit, à l'aide de gouttes magiques, il lui fait pousser l'autre pied. Il l'épouse. La femme va alors, au bout que quelques mois de vie commune, rendre visite à ses parents. Encouragée par sa nouvelle beauté et les prétendants que sa présence attirait, elle refuse de rejoindre le domicile conjugal. Son mari vient la chercher et devant sa résistance, l'homme fait disparaître son pied pendant qu'elle dormait.

Une étude comparatiste et comparative nous permet d'analyser les éléments qui rentrent en compte dans ce cycle du père. Une permanence dans ce groupe de contes: c'est le jeune homme qui, demandant la femme en mariage, doit accomplir un certains nombre de démarches auprès des beaux-parents.

Dans l'ensemble, la situation des jeunes gens qui se déplacent pour chercher une épouse, reste des plus communes. Les détails n'abondent pas sur leur origine; même s'il est précisé que le prétendant du BP 1 est une Antilope cendrée, le problème qui se pose ne concerne ni la naissance ni la provenance du futur mari mais uniquement sa capacité à faire ce qu'on exige de lui et témoigner de la sagesse dans l'accomplissement de sa mission.

Pourtant, on remarque une hésitation quant à l'origine du prétendant dans le BP 5. Il est vrai qu'on parle peu des parents des candidats au mariage, parce que tacitement on sait qu'ils existent; cependant, le conte ci-dessus cité insiste sur la perte et la suppression volontaire de ceux qui ont donné la vie au jeune homme. La leçon porte alors, non seulement, et on le sait, sur la demande en mariage, mais sur l'existence d'une garantie humaine dans les relations qui vont s'engager.

Le conte qui n'a pas l'habitude de s'étaler sur les personnages autour desquels l'action n'est pas importante permet cependant de nous rendre compte de cette donnée que constituent les parents: ceux de Samba s'inquiètent dans le BP 2 de l'état de célibat

dans lequel leur fils s'installe confortablement par exemple. C'est un fait exceptionnel que l'on signale leur présence, même sans la développer.

En dehors du BP 2, le beau-père n'a rien de spécial. C'est un homme comme tous les autres, un humain qui remplit dans le monde son rôle de progéniteur et d'initiateur. Il refuse de donner sa fille au premier venu, c'est la raison pour laquelle il impose des épreuves sous forme de demande de dot. Le seul beau-père qui n'appartient pas au monde de tous les jours reste sans aucun doute le Soleil dont Samba au BP 2 cherche à épouser la fille. Il y a donc une volonté chez l'homme de s'unir aux dieux comme dans la mythologie grecque mais en même temps de détruire le mystère dont ils s'entourent. Alors il devra montrer qu'il vaut ces êtres que l'on dit supérieurs à l'humain.

Ce qui surprend dans ces contes, c'est l'absence de la fille dont on demande la main. On sait qu'elle existe mais rien ne la présente. A ce titre, seul la B P 6 se présente comme une exception à la règle. Enfin, un portrait de la fiancée nous est dressé: elle n'a qu'un pied. Cette précision est d'une importance capitale car elle justifie l'attitude du père qui refuse tout d'abord le mariage, puis l'accepte à la condition de ne percevoir aucune dot ni demander un quelconque service au futur mari.

Ce que veut le beau-père change d'un conte à l'autre. Si la viande est réclamée deux fois (BP 1 et BP 4), on nuance cependant l'objet de sa demande. Il est vrai qu'entre accepter n'importe quel gibier (BP 1) et exiger du porc-épic (BP 4), les choses ne se présentent nullement de la même façon.

Deux fois, toujours dans les deux contextes ci-dessus cités, celui qui n'est réussi l'épreuve n'est pas le premier prétendant. Il se distingue néanmoins de ceux qui l'ont précédé parce qu'il a su saisir le sens de ce qu'il faut faire. Présenter de la viande de vipère à un beau-père, c'est lui fournir la chair la plus succulente mais aussi l'obliger à être dépendant en quelque sorte. Pourquoi une vipère, pourquoi du porc-épic? La place que prennent ces deux espèces de viande dans la nourriture n'est pas négligeable. A continuer.

Le Cycle De La Belle Mère.

BM 1: La belle-mère et son gendre.

Pour préparer rapidement un repas à son gendre qui vient d'arriver, une belle-mère se met à piler les feuilles de manioc, la robe relevée, face à son visiteur, découvrant ainsi sa nudité. Le jeune homme feint de ne rien voir lorsqu'il est brutalement tiré de sa conversation par les cris de son interlocutrice qui, ayant enfin pris conscience de la façon dont elle est assise, crie au scandale. Elle se plaint d'avoir laissé apercevoir la partie la plus intime d'elle-même. L'autre lui fait comprendre qu'il est inutile de revenir avec insistance sur ce genre de drame, surtout lorsqu'on l'a provoqué soi-même.

BM 2: Un jeune homme va demander une jeune fille en mariage.

Pris de fausse pudeur, un jeune refuse le petit déjeuner que lui donne sa belle-mère. Tenaillé par la famine dans la journée, il mange toutes les provisions qu'on a gardées. Surpris en flagrant délit de vol, il transforme habilement la situation en une histoire de sorcellerie. Il quitte le village sans la femme.

BM 3: L'orphelin et le chimpanzé.

Grâce à un chimpanzé épargné au cours de la visite de ses pièges, un jeune homme réussit à triompher de ses beaux-parents et de son rival.

BM 4: La belle-mère.

Une belle-mère tue et mange toutes les épouses de son fils, en prenant l'apparence de bêtes féroces, jusqu'au jour où elle rencontre une jeune femme capable, comme elle, de subir des transformations, et qui la tue.

BM 5: Nnanga et la plus jolie fille.

Une fille amène chez sa mère des prétendants qui sont tués par celle-ci. Nnanga, plus malin, va enterrer sa belle-mère vivante et s'empare de sa fiancée.

Dans les onze contes résumés ci-dessus, la situation du prétendant reste de plus banales et des plus communes. Les détails n'abondent pas sur l'origine du jeune homme comme si le problème qui se pose ne concerne ni la naissance ni la provenance du futur mari mais uniquement ce qu'il est capable de faire et la manière dont il s'acquitte de la requête des beaux-parents.

Il est vrai que le mariage marque la rupture, une entrée pour le garçon dans sa communauté d'hommes mais aussi dans celle du village où il prend femme. On ne donne pas une fille de gens sages à un fou ou à un irresponsable. Un choix s'impose donc et pour ce faire, une même épreuve est proposée à tous ceux qui se présentent. Des contes des deux groupes réunis, seuls les BP 2 et BP 3 sortent légèrement de l'ordinaire. Samba (BP 2) décide de s'attaquer aux divinités Soleil et Lune et veut épouser leur fille. Il y a donc une volonté chez l'homme de s'unir aux dieux comme dans la mythologie grecque. Les exigences du père, on s'en doute, seront aussi au-delà de l'ordinaire; alors Samba devra prouver qu'il vaut ces êtres qu'on dit supérieurs. On demande par ailleurs (BP 3) que le prétendant sache raconter une histoire que nul n'a jamais entendue. Le dessein étant d'obliger l'individu à se surpasser en ingéniosité pour arriver à ses buts, rien ne lui est épargné de ce qu'il est capable de faire.

L'Antilope cendrée du BP 1 se considère comme un prétendant au même titre que les autres, aussi s'aligne-t-il dans les rangs de ceux qui veulent se marier. On le

sait, le conte permet le mariage entre les humains et les animaux, l'essentiel étant que l'Antilope cendrée puisse résoudre son énigme. Le conte BP 5 punit les jeunes qui se sont débarrassés de leurs parents; ils voient le mariage de leur chef compromis parce qu'ils ne peuvent accéder à la résolution du mystère de la source d'eau. Ils se rendent compte enfin que, s'ils ont la liberté et le pouvoir, il leur manque l'essentiel, à savoir la sagesse et l'appui des vieux.

Le choix de BM 4 permet d'analyser la situation de la femme qui dévore - sa façon à elle de refuser le mariage - les épouses de son fils, cherchant ainsi à destabiliser les pratiques courantes chez d'autres tribus ainsi que les rites que subit la mariée chez ses parents avant de les quitter. Son attitude devient une remise en question de la vie et de tout ce qui fait l'existence, et dans une certaine mesure, celle des ancêtres et des dieux. Les "rivales" - terme qui détruit toute relation entre la mère et la fille - se battent l'une contre l'autre dans une lutte sans merci qui ne peut que commander la disparition de l'une pour la survie et le bien-être de l'autre. La femme qui se maire, reçoit des siens des aptitudes lui permettant de se protéger et de sauver plus tard sa progéniture. Le père qui envoie sa fille en mariage, au moment de séparer d'elle la "kômôn", la "refait", la "crée une seconde fois" pour lui montrer que, même séparés par la distance, ses parents continuent à veiller sur elle. On ne peut cependant pas nier l'inégale efficacité des rites et des pouvoirs que reçoivent les uns et les autres. D'où cette disproportion de forces magiques que présentent la belle-fille et sa belle-mère au moment des transmutations physiques.

Situations donc banales dans l'ensemble pour tous les prétendants au mariage et pour les beaux-parents. C'est le raison pour laquelle il reste intéressant de savoir en quoi et pourquoi le beau-père est différent de la belle-mère dans leur rôle de parents qui marient leur fille, à travers les contes ci-dessus cités.

Le Père Donne Sa Fille En Mariage.

Qu'un père décide que sa fille ne se mariera pas ne peut nuire à personne dans la mesure où il est le maître et qu'il a le droit de vie ou de mort sur les siens. Pourtant, cette décision peut surprendre dans une région où le mariage se pose comme l'un des moyens efficaces de se faire des relations. Une logique beaucoup plus moderne pourrait expliquer une telle attitude. Le jeune fille procure argent et bien à des parents qui refusent, en la donnant à un époux, de voir tarir cette source.

Les conditions posées par le père en vue du mariage de sa fille sont ici de tous ordres. Ce qui frappe tout de suite c'est l'apparente facilité de la demande du progéniteur. Dans le BP 1, on ne réclame que du gibier. Le BP 4 précise que le beau-père ne veut manger que du porc-épic. Pour le Bulu, vivant en osmose avec la forêt qui lui fournit toutes sortes de gibier et habile chasseur, cette forme de dot peut et doit être rapidement satisfaite. Pourtant, rien ne marche comme on le voudrait. L'Antilope

ce qu'elle n'obtient pas sa femme; il doit trouver une autre solution, beaucoup plus convaincante que la seule viande demandée.

Chaque fois que le jeune homme arrive à prendre le porc-épic (BP 4) il perd son pagne. Comme si toutes ces bêtes étaient secrètement "tenues" par le beau-père, elles se réfugient toujours au même endroit où, dès qu'on en attrape une, le pagne se dénoue et menace de tomber. C'est alors que le vieillard, qui s'impatiente, ordonne qu'on abandonne l'un des deux objets parce qu'il n'est pas sensé qu'un être humain, uniquement doté de deux mains, ait des deux bras encombrés "au même moment". On laisse donc partir le gibier qui permettrait obtenir une épouse pour sauvegarder sa pudeur. Dans le BP 3 et le BP 5, ce que réclame le père paraît plus complexe: raconter une histoire jamais entendue ou porter la source d'eau. Dans l'un et l'autre cas pourtant, on comprend que l'adversaire n'est pas un autre homme, mais soi-même. On demande de se battre contre sa propre personne, c'est alors que l'imagination et les bons rapports qu'on entretient avec les parents permettent d'arriver à l'extraordinaire.

Le mariage se situe au bout de la résolution de l'énigme, sans qu'un moyen de se rattraper ne soit proposé au prétendant. *C'est en une fois qu'il réussit*, la seule tentative doit aussi être la décisive. Si le Soleil, dans le combat qu'il impose à Samba, oblige le personnage à recourir à la force physique, les autres contes attendent du futur mari beaucoup plus que la capacité à se battre contre un adversaire tout désigné. Le jeune homme, sans le savoir, subit des tests. Par ce rite de passage, on sonde et évalue son intelligence, ses réactions, sa résistance et son aptitude à sortir des situations apparemment inextricables. Chacun des jeunes, malgré l'échec de ceux qui l'ont précédé, réussit parce qu'il ne s'encombre pas de scrupules, parce qu'il sait s'opposer, dans la légalité, à son beau-père.

Alors on arrive enfin à comprendre cette forme de dot où le bien et la richesse ne semblent pas intéresser les parents. De par sa classe d'âge dans l'univers du bulu, le beau-père détient un pouvoir rituel et initiatique. Il est le "père", image du créateur qui ne confie son bien qu'à celui qui le mérite. Il appartient généralement au groupe de ceux qui font subir les rites de passage et d'initiation aux jeunes. Il fait aussi partie des sociétés secrètes qui dirigent le clan et veillent à sa sauvegarde. Son âge et son rôle social l'amènent à siéger avec les autres pour les palabres, les cérémonies religieuses et les activités en tous genres. Cette position faite de responsabilités le propulse au rang du géniteur et du protecteur.

Parce qu'il est le père de la fille, c'est-à-dire le père de la "terre", de la "mère", les épreuves qu'il impose au futur protecteur de la "terre" constituent à la fois un test et une garantie de bonne moralité et de sagesse. Il demande, comme le ferait un parent à son propre fils, de montrer qu'il est capable d'arriver à ce à quoi il tend par le mérite. Les épreuves étant, d'une certaine façon, conçues à sa portée, le père signifie qu'il ne peut confier la "terre" qu'à celui qui maîtrise les moyens et les astuces pour la protéger et la faire prospérer. L'existence devient alors une succession de renaissances, de récréation du fait du géniteur. Ainsi, ce père qui veut entendre une histoire encore inédite oblige le prétendant à se surpasser dans son inventivité. Il pousse à ailer au-delà

du possible, de l'imaginable, mais en même temps impose un choix entre le vital (le porc-épic) et l'accessoire (le pagne, la pudeur).

Ces deux dernières démarches amènent le jeune homme à classer et à échelonner les priorités qu'il se fixe dans la vie. A un autre niveau, elles peuvent se concevoir comme une invitation à dépasser certains tabous, lorsque cela est devenu indispensable. N'est-ce pas cela le rôle du père qui "auto-rise", ("auto-nomise") à l'enfant certains actes jusque-là interdits? Pendant qu'il accorde l'autonomie, il accueille aussi. C'est grâce à lui qu'on obtient la permission d'aller outre l'habitude, prétention dont on ne saurait prendre tout seul l'initiative, à moins de vouloir se démarquer du groupe dans lequel on évolue.

Dans le mariage, les parents constituent un contrepoids face aux beaux-parents. D'où le problème épineux qui se pose au BP 5 où l'absence des vieux ne peut faciliter la résolution de l'énigme de la source d'eau et compromet l'alliance. La réponse du père qui conseille de réclamer un panier n'appartient qu'au registre du langage de la classe d'âge des sages. L'épreuve à ce niveau ne dépend plus de la possibilité à résoudre le problème mais à vérifier les relations que les enfants entretiennent avec les leurs. La famille, comme cela a déjà été signalé, reste toute la vie responsable de ceux qu'elle a vu naître et constitue une garantie dans les échanges avec d'autres communautés; nulle union ne se réalise sans son accord ou son présence.

Le BP 6 présente un aspect particulier dans ce groupe de contes où la demande en mariage occupe les uns et les autres. La jeune fille est handicapée. Elle est née avec un seul pied. Pour son père et les autres, elle matérialise l'imperfection de la création. Elle tient du domaine du "laid" et de ce fait, ne peut être proposée en mariage dont le but reste la pérennité du beau et du parfait.

Un jeune homme se décide pourtant à accepter cette entorse à la nature, veut la prendre pour femme et accomplit le miracle de la perfection. Le pied renaît, donnant au corps tout entier son équilibre et sa beauté. S'agissant du conte où la magie permet l'impossible, peut-on parler des miracles de l'amour?

Face à cette impossibilité à procréer ce qui est beau, c'est le père, le géniteur, qui refuse le premier de marier sa fille. Comme dans toute loi du marché, la marchandise ne doit présenter aucun défaut au moment de l'échange. Or, la nôtre n'a qu'un pied. La réticence puis l'acceptation de l'union sur l'insistance du jeune homme créent l'occasion de comprendre les motivations du parent. Il est à l'origine du mal qu'il ne veut propager et dont il risque d'être responsable par-delà l'espace et le temps. L'imperfection chez le Bulu ne peut naître que de la faute, il l'assume mais ne veut en partager les conséquences avec les autres. On ne donne pas, même gratuitement, un objet défectueux à une personne, fut-elle un étranger.

C'est ainsi qu'il ne réclame aucune dot, ni rien d'autre au jeune prétendant. On ne pose pas d'exigence ni d'épreuve pour une chose sans valeur pour soi et pour les autres, de même que le rite de passage ne s'impose que lorsque l'objet d'attention ne décèle aucun défaut de "fabrication".

L'objectivité et le souci de l'accompli, donc du parfait, qui conduisent à imposer des épreuves au prétendant se manifestent ici sous une autre forme. Il ne suffit pas d'avoir une fille à marier pour réclamer une dot à l'éventuel mari. L'honnêteté, l'un des atouts de la sagesse, conseille la prudence. Un parent qui cède une personne "mal finie", solde à peu de frais sa crédibilité et compromet celle des autres.

Le beau-père, comme le père, garde dans la tradition orale un rôle étonnamment respectable qui lui confère dignité et sagesse. Il décide certes la vie des siens, des différents choix qu'impose l'existence. Sa décision est précieuse car il aura évalué les avantages et inconvénients de son geste. L'exigence qu'il pose dans le rituel du mariage est, on l'a déjà dit, le passage obligé vers la sagesse, moment au cours duquel le prétendant doit d'abord se montrer soucieux d'atteindre le but qu'on lui fixe aux dépens du permis, souvent.

Alors que l'image du beau-père est des plus positives et des plus constructives dans le conte bulu, celle de la belle-mère se perd dans des comportements scabreux et difficilement compréhensibles.

Ce Que Veut La Belle-Mère

Le rôle du beau-père dans le mariage semble dans le conte bulu déterminant au moment de la demande de la fille à ses parents, puis celui-ci s'efface pour laisser la place à la belle-mère. Alors le père n'intervient plus que lors des grandes circonstances, renvoyant la mère au jeu du quotidien. Peut-être est-ce la fréquentation du père, somme toute condamnée à des entrevues ponctuelles, qui le sacralise? La belle-mère subirait alors la loi de l'usure qui la démystifierait et la démythifierait en même temps?

Dans les cinq contes concernant la belle-mère, on ne peut vraiment pas avancer qu'elle exerce un quelconque rôle auprès du gendre ou de la belle-fille. Son attitude change d'un conte à l'autre sans pour autant que soient clairement définies ses exigences. Seule la mère du BM 3 demande qu'on lui défriche un coin de forêt pour faire sa plantation. Cependant, dans les autres histoires, la communication avec le gendre ou la belle-fille (un seul cas dans le groupe) relève d'une banalité extraordinaire. On parle de futilité lorsqu'on peut discuter. Pourtant, les attitudes, les gestes, la simulation ou la transmutation font d'elle un être craint et redouté qui, loin d'inspirer la confiance, ne cherche qu'à trahir ou à perdre. On peut se demander pourquoi la belle-mère qui a oublié de surveiller sa bonne tenue et sa façon de s'asseoir devant son gendre veut maintenant crier au scandale. Qui est, au fond, le vrai coupable: celui qui a dû "voir" parce qu'il ne pouvait faire autrement mais qui a gardé son calme ou celle qui a provoqué la situation et qui maintenant s'indigne? Pendant que le beau-père s'affirme dans son rôle de "père", le sens maternel déserte graduellement la belle-mère, la transformant en ennemie.

Le BM 1 reproduit la même situation que le BP 4. La pudeur empêche le gendre de présenter nu devant son beau-père. L'inverse vaut aussi: les beaux-parents

ne doivent jamais découvrir leur nudité au regard des jeunes. Pourtant, si le beau-père du BP 4 libère son gendre de l'interdit et lève le tabou, autorise la nudité du jeune, pour permettre la réalisation du rite, la belle-mère hurle et s'accroche à une rupture involontaire d'interdit, voulant absolument la transformer en "péché". Un problème se pose alors: est-on coupable d'une faute qu'on a commise par le plus pur des hasards? C'est justement la question que soulève le voyageur lorsqu'il rétorque à la vieille femme dans le BM 1: "On ne refait pas le lit d'un enfant qui a déjà brûlé!"

A la belle-mère, source de scandales en tous genres, vient s'ajouter dans les BM 4 et BM 5 l'image de la femme assassin, sorcière et dévoreuse de belles-filles. Comment expliquer cette volonté de détruire ce qui vient de soi, puisque la femme du fils ou le mari de la fille restent profondément membres de la famille?

On peut tenter une justification dans la jalousie naturelle de la femme qui veut toujours garder pour elle ses enfants. C'est la mère possessive qui n'entend rien partager avec d'autres. Pourtant, dans certains cas, la jalousie ne peut tout expliquer. Elle n'éclaire pas la répétition du crime, ni la volonté absolue de destruction. Tout le comportement de la femme adulte et sa méchanceté prennent racine dans le plaisir sadique - souvent masochiste - de nuire qui hante les sorciers et tous ceux qui sont habités par la diabolique entreprise de destruction.

Nnanga enterre sa belle-mère vivante dans le BM5; la jeune femme dans le BM 4 finit par se transformer en une bête cruelle et tue la mère pour préserver son bonheur et son mari. On retrouve ici le rôle néfaste et négatif de la femme adulte dans le monde traditionnel. Elle est celle contre qui les jeunes mères arment leur petite fille, leur recommandant de ne jamais accepter de se retrouver seules avec elles, ni d'engager une partie de pêche avec l'une d'entre elles.

Le mariage de l'enfant ôte à la mère tout recul et - apparemment - toute sagesse comme si la souffrance qui l'a si longuement meurtrie dans le monde bulu aiguise chaque jour en elle l'envie de se venger des autres. Alors, elle cesse d'être "mère" pour devenir l'"anti-mère" sans pour autant qu'elle soit capable de dire pourquoi elle a adopté une telle attitude. Elle semble malade d'elle-même, peut-être parce que peu de rôles valorisants lui ont été confiés dans la société. Elle cherche à rendre plus difficiles pour les autres les étapes qu'elle a dû franchir elle-même. Le monde moderne peut-il trouver une solution à ce malaise?

Pendant que l'homme, lors de la cérémonie de la demande en mariage, autant qu'en d'autres circonstances, joue le rôle de celui qui forme, recrée et met en épreuve afin de conduire les jeunes gens à la sagesse, stade qu'il a atteint lui-même, qui lui donne une certaine beauté et prestance, le conte présente la femme comme un être qui "enlaidit" aussi bien physiquement que moralement. Généralement, on l'appelle "sorcière". Cette transformation surprenante ne peut que désorienter. On perçoit donc une sorte d'antagonisme entre l'homme vieillissant et la femme dans la même situation comme si les deux ne pouvaient accéder à la même sagesse.

La beau-père reste clair dans ses exigences, celles de la belle-mère paraissent aussi imprécises et fuyantes que l'individu lui-même. Etre complexe, certes, mais dont

la négativité dans le conte surprend au point que l'on peut croire à une sorte de parti pris contre les femmes. Jeune, elle représente tous les atouts du bonheur, de l'amour et du succès; adulte et vieille, elle inquiète et s'encrasse dans le mal.

Le conte, parce qu'il est un récit ramassé, agit comme un révélateur des points litigieux de la vie en groupe et met également en exergue les aspects positifs que cette société recommande. Il prouve, ainsi que tout le monde le sait, que le bien finit par triompher du mal. Cependant, on ne peut que s'inquiéter des symboles-type auxquels il réduit le beau-père et la belle-mère, donnant du monde des adultes une vision manichéenne où le bien est incarné par l'homme et le mal par la femme. Il est vrai que le Bulu dit que la femme porte le mal en elle dans la mesure où le "mal, le sein, le laid et le trou" sont traduits par "abé". Mais il est aisé de constater l'image de la mère sort avilie au profit de celle du père. Dans ce cas, le genre ne peut-il pas être considéré comme sexiste?